

TOUT UN HOMME

JEAN-PAUL WENZEL

RÉCIT

Littératures Collection dirigée par Henry Dougier et Emmanuel Dazin

Il s'appelle Ahmed. À 16 ans il quitte la Kabylie et embarque pour la France. On est en 1963. C'est le début d'une épopée qui le conduira d'Alger à Marseille, de Marseille à Paris, de Paris en Lorraine où il croise les yeux brillants de Leïla, fille de Mohamed, mineur de fond arrivé en Lorraine en 1947 qui le fait embaucher à la mine.

Ils s'appellent Saïd et Omar, deux copains venus d'Assoul, un village du Sud marocain. On est en 1973. Un jour, une rumeur circule : « 44 francs par jour, logement gratuit, la France recrute! ». Ils sont alors quelques milliers à converger vers Ouazazate où ils attendent, en ligne et torse nu, qu'on leur appose sur la poitrine un tampon vert, indispensable sésame pour atteindre cet « eldorado » ou... un tampon rouge : recalés! Pour Saïd et Omar, c'est « tampon vert »!

Le départ du pays, la traversée, l'arrivée en France, la Lorraine, le froid, la mine, la première descente au fond, la peur, le bruit, la solidarité, les fêtes, les accidents, les enfants, les femmes, les grèves, les retours au pays, la vie entre deux rives, parfois simple balancement, parfois fracture, gouffre...

L'écriture forte et sensible de Jean-Paul Wenzel lui a été inspirée par la puissance d'évocation de ces hommes et de ces femmes, l'énergie considérable de leur parole.

Jean-Paul Wenzel est l'auteur d'une quinzaine de pièces de théâtre dont la première, *Loin d'Hagondange*, a été traduite en 17 langues et représentée dans une vingtaine de pays. Il est metteur en scène d'une quarantaine de spectacles dont ses propres pièces. Il est aussi comédien.



Illustration de couverture : Ernest Pignon-Ernest,
Expulsions, Paris, 1977 © ADAGP, Paris 2010

Imprimé et broché en France
Extrait de la publication

Tout un homme

Ce livre a été publié avec le soutien de :

- l'Acisé – DRJSCS,
- la DRAC Lorraine,
- le CNL,
- le Conseil régional de Lorraine.

www.autrement.com

Le suivi éditorial de cet ouvrage a été assuré par Anne-Charlotte Sangam.

JEAN-PAUL WENZEL

Tout un homme

Éditions Autrement **Littératures**

Si je range l'impossible salut au magasin des accessoires, que reste-t-il ? Tout un homme, fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui.

Jean-Paul Sartre, *Les Mots*, Gallimard.

Avant-propos

Une bonne trentaine d'années après l'écriture de ma première pièce *Loin d'Hagondange*¹ et une dizaine d'années après celle de *Faire bleu*² qui faisait écho à la première, la Lorraine me refait signe à propos de l'épopée oubliée ou méconnue de ces jeunes Algériens et Marocains, souvent d'origine kabyle ou berbère, venus en nombre depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale et jusque dans les années 80 travailler dans les mines (le dernier puits a été fermé en 2004) et vivre dans le bassin lorrain.

C'est donc la troisième fois que mon écriture se trouve liée à cette région. *Loin d'Hagondange*, dont l'écho dépassa largement les frontières puisque la pièce fut traduite en dix-huit langues et jouée dans une vingtaine de pays, mettait en scène un couple d'ouvriers d'Hagondange qui, après une vie entièrement vouée au travail et une fois la retraite arrivée, se laissaient insidieusement envahir par le sentiment de leur inutilité et de ce temps vertigineux à combler. La pièce *Faire Bleu* m'a été inspirée par une visite impromptue à Hagondange à la fin des années 90, où je découvris, stupéfait, qu'à la place du site sidérurgique démantelé, on avait construit un parc de Schtroumpfs ! Les deux pièces créées en diptyque ont été jouées plus de deux cents fois dans toute la France.

1. *Loin d'Hagondange*, Paris, Stock, « Théâtre ouvert », 1975 (réédition Besançon, Les Solitaires intempestifs, 2008).

2. *Faire bleu*, Besançon, Les Solitaires intempestifs, 2002.

Tout un homme est d'une autre nature. Ce n'est plus mon imaginaire seul, mes liens personnels, intimes avec cette région qui sont à l'origine de l'écriture, mais une demande qui m'a été faite par la Lorraine d'écrire une fiction à partir des dizaines de témoignages de mineurs maghrébins recueillis par des sociologues en Lorraine, en Algérie et au Maroc, et nourrie des rencontres que je ferais au cours de mon séjour à Forbach et dans les environs.

Les paroles de ces hommes et de leurs proches m'ont bouleversé à double titre : non seulement l'épopée humaine dont chacun témoignait dans ces entretiens était considérable, mais leur manière de la transmettre aussi : des récits transcendés par le travail du temps, de la mémoire, avec des envolées, des silences, des tremblements, des éclats de voix, de rire aussi, des mots noués. La fiction était déjà présente et me tendait les bras. Toutes ces vies traversées sont uniques. Chacune méritait d'être racontée dans sa complexité et sa richesse. L'une de ces vies m'a fait signe plus que les autres. Celle d'un Algérien, né en 1947 à Saint-Étienne, reparti, très jeune enfant, avec sa famille en Algérie, puis abandonné par son père, et qui tente sa chance à seize ans, quitte l'Algérie, arrive en France, à Paris d'abord, puis dans les mines de l'Est lorrain. Quelques liens avec mon propre parcours m'ont servi de « porte d'entrée » pour l'écriture. C'est le premier volet du livre, « Ahmed, une épopée algérienne », dont j'ai présenté en décembre 2009 une première adaptation théâtrale¹ dans une quinzaine de sites lorrains. Dans le chapitre « Saïd, un rêve marocain », j'ai imaginé deux copains inséparables venus d'Assoul, un village du Sud marocain, en 1973. Ils ont à peu près dix-huit ou dix-neuf ans. Un jour, une rumeur circule dans tous les villages

1. *Tout un homme... Une histoire de mineurs maghrébins en Lorraine*, avec les acteurs Hammou Graïa, David Geselson, Messaouda Sekkal, et le musicien Hassan Abd Alrahman. Collaboration dramaturgique : Arlette Namiand ; technicien : Adrien Grehier. Avec l'aide de l'ASBH (Association sociale et sportive du bassin houiller) et de la DRAC Lorraine, et le soutien du Carreau, scène nationale de Forbach.

alentour : « Quarante-quatre francs par jour, logement gratuit, la France recrute ! » Ils sont alors quelques milliers de jeunes gens à converger vers Ouarzazate, où ils attendront en ligne et torse nu qu'un tampon vert leur soit apposé sur le bras ou la poitrine, indispensable sésame pour atteindre cet « eldorado », à moins que ce ne soit un tampon rouge : recalés ! Pour Saïd et Omar, c'est tampon vert : la France, la Lorraine, la mine.

Ce livre est un hommage, un salut fraternel à tous ces hommes, femmes, enfants, qui, nés là-bas ou ici, ont vécu leur vie entre deux rives, un nid ici, un nid au pays, parfois simple balancement, parfois fracture, gouffre... et de chaque côté, un seul mot : immigré. Je les remercie de leur confiance, de leur puissance d'évocation, de l'énergie considérable de leur parole qui ont de bout en bout inspiré *Tout un homme*.

Jean-Paul Wenzel

Ahmed, une épopée algérienne

Je suis comme l'oiseau, un nid ici, un nid là-bas. Je n'ai pas de préférence. D'un côté comme de l'autre, je suis un immigré. Et pas, comme le pensent certains, un coucou qui s'installe dans le lit d'un autre. Je m'appelle Ahmed Benméziane. Je suis né en 1947 à Saint-Étienne. Mon père y était mineur depuis 1939. Je ne connais pas son implication dans la Seconde Guerre mondiale, il a disparu avant que j'aie l'âge de l'interroger. J'imagine qu'il est resté mineur. Quand on ne sait pas, on invente. De Saint-Étienne, je n'ai aucun souvenir, seulement ce que ma mère m'a raconté. Une ville longue noire et froide, où le père rentrait le soir ou la nuit, noir lui aussi, il n'y avait aucune douche à la mine. Je sais qu'au bout de dix ans, ma mère en a eu marre de le frotter tous les jours dans la bassine, de laver le linge dans la grande lessiveuse et de s'occuper des trois enfants. Toute la famille rentre en Algérie en 1949. J'ai deux ans.

Mon père repart en France peu de temps après, il se perd, je ne l'ai jamais revu. Il était, nous étions français, français musulmans sur le passeport, mais français.

Ma mère s'installe chez son père, un petit village près de Tizi Ouzou, en Kabylie, où il possède un peu de terre, quelques chèvres, des moutons aussi. À cinq ans, je garde les moutons, je ramasse les légumes, mon grand-père est un homme très dur et violent, il a été blessé à la tête pendant la guerre de 14-18, il a une plaque de fer dans le crâne. Certains le disent fou. À huit ans, je travaille comme un homme, du lever au coucher du soleil, je reçois parfois des coups quand je rêve.

Je vais quatre mois à l'école dans un autre village à cinq kilomètres. Un missionnaire fait l'instituteur. J'apprends les lettres, l'alphabet. Mais un jour, il neige. J'y vais malgré tout, pieds nus, sans pull-over. À la vue de mes pieds en sang, le maître dit : « Ahmed, c'est trop dur pour toi, rentre à la maison et ne reviens pas ! » Je n'ai pas eu le temps d'apprendre à lire, juste l'alphabet. C'est dommage. La France, présente depuis plus de cent ans, n'a pas construit d'écoles. Dans les villes, oui, dans les villages, trop peu, trop peu. En plus, la guerre d'Algérie commence, la guerre a commencé. En Kabylie, l'armée française déplace les gens de village en village, prétendant nous protéger du FLN, et le FLN ne veut pas que l'on ait de contact avec les soldats. De temps en temps, j'apporte à manger aux nôtres dans la montagne. Les accrochages sont fréquents. Après l'Indépendance, je ne peux plus rester travailler au champ, la vie est très dure, trop dure ! En 1963, je décide de partir, j'ai seize ans, dans la poche un extrait de naissance, la procuration de mon grand-père et un certificat d'hébergement à Paris qu'un oncle, rentré en Algérie, m'a donné. Je pars à Alger. Beaucoup de soldats français sont encore là. Je travaille quelque temps à décharger des fruits, je mange à peine, je dors sous les porches. Petit à petit, j'ai de quoi acheter un billet pour la France, un billet aller-retour, je sais qu'avec un aller simple, ils peuvent refouler les gens. J'attends encore quatre jours l'arrivée du bateau, quatre très longs jours ! Heureusement je rencontre Nourredine, un Kabyle aussi, de dix-neuf ans. Il a son billet pour le même jour. L'attente est moins longue à deux. On passe une visite médicale obligatoire pour accéder au bateau. On n'est pas très rassurés en montant à bord. Même avec le billet aller-retour. Finalement... on passe ! Enfin le bateau bouge, on entend la sirène et Alger s'éloigne sous la neige. Oui, il neigeait à Alger cet hiver-là ! À nous le paradis ! Bien sûr, je pense à ma mère, mon frère, ma sœur, mais je vais peut-être retrouver mon père. Je fuis la misère. Je pars pour de bon. Je regarde la trace que laisse le bateau sur la mer. J'ai froid mais je me sens réel. Pour la première fois de ma vie, je suis sûr d'être réel... Les moments importants de mon existence défilent dans ma tête comme

avant de mourir... Là, je repasse le film volontairement, et ce n'est pas triste puisque je vogue vers l'avenir, mais sans savoir pourquoi, je me mets à pleurer, je pleure.

– Pleure pas ! me dit Nourredine. Regarde ! Alger est toute petite ! Si les Français nous ont apporté la neige, on peut apporter le soleil à Marseille, non ?

– C'est de joie que je pleure !

Et on a ri.

Malgré mon bonnet, j'ai froid. Le pull sous ma veste est trop léger, j'ai froid. Partout des Français, des pieds-noirs, des soldats, des Kabyles comme nous. On se met à l'abri du vent. Personne ne nous voit. On est transparents.

– On s'en fout, on est libres, notre pays et nous ! crie Nourredine.

Il me fait fumer ma première cigarette, la tête me tourne. Avec le vent, elle se consume très vite. Nourredine rit quand je tousse. Il me montre comment fument les hommes. La traversée dure trois jours, c'est à la fois long – je suis trop pressé d'arriver – et court – la famille est encore dans ma tête.

– On arrive bientôt, dit Nourredine. S'ils nous renvoient au pays, on saute dans la mer, d'accord ?

– Je ne comprends pas.

– Même avec les papiers, ils peuvent nous renvoyer là-bas par le même bateau !

– Et tu veux sauter du bateau ?

– Bien sûr !

– Tu sais nager ?

– Non et toi ?

– Pas très bien...

– On se jette quand même !

– Et on se noie ?

– Pas question de retourner. On fait un pacte, là, tous les deux. S'ils nous renvoient, on saute. Tope là !

Je ne sais pas si c'est une blague, alors... je tope. Certains l'ont fait. Ils ont préféré la noyade à un retour forcé.

À l'approche de Marseille, le soir, je n'en reviens pas.

– Regarde, Nourredine ! Ils nous ont juste fait faire un tour en Méditerranée et ils nous ramènent à Alger !

Il rit. Marseille ! La France ! Ma mère m'a parfois décrit sa vie en France. « La France, elle m'a mangé ton père. Ton paradis, il est tout noir, comme les collines, les rues, les maisons, l'eau de la lessive, et surtout ton père quand il rentrait du travail ! Ici, on n'a presque rien, mais c'est à nous. Tu es trop jeune pour partir ! »

À la descente du bateau, on n'en mène pas large... On passe la douane.

– Qu'est-ce que tu viens faire en France ? me demande le gendarme.

– Je veux faire mon service militaire ici.

Je n'ai rien préparé, ça m'est venu sans réfléchir.

– Je veux m'engager dans l'armée française.

– Tu es un peu jeune, l'armée veut des hommes.

– Vous ne serez pas déçu, mon père vit ici, j'attends d'avoir l'âge et je m'engage.

Et il me laisse passer. Les papiers de Nourredine sont en règle, il passe aussi. Nous voilà à Marseille. Un copain de Nourredine est là, comme par miracle. On marche tous les trois dans la ville. Je regarde tout, le nom des ruelles, les boutiques, les gens. On atterrit à cinq dans un sous-sol. Le soupirail donne sur la rue. On ne voit des passants que leurs jambes. On mange, on boit, je m'endors la tête tournée vers le soupirail. Je me réveille au milieu de la nuit. Nourredine et son copain ont disparu. Jusqu'au lever du jour, je reste éveillé à réfléchir à mon avenir. J'ai dû m'assoupir un moment. Une lumière vive entre maintenant par le soupirail. Nourredine est revenu. Il ronfle comme un bienheureux. Je me lève sans faire de bruit, m'apprête à sortir quand j'entends sa voix pâteuse.

– Tu pars sans me dire au revoir ? Tiens, prends ça !

Et il me tend un billet de cent balles !

– Non, Nourredine, je vais me débrouiller.

– Tu me le rendras, je sais que tu me le rendras, prends-le, discute pas, je suis fatigué. Allez, prends, dépêche-toi ! On se reverra à Paris, moi je reste un peu ici...

Je ne crois pas avoir dit merci. J'ai toujours un billet pour lui dans ma poche. On n'oublie pas ces choses-là.

Plus tard, je prends un café dans un bistrot, je demande le chemin de la gare, le vent est froid. Au guichet, l'employée me regarde :

– Tu vas où ?

– À Paris.

– Tu as des parents ?

– Oui, j'ai des parents.

– Qu'est-ce que tu viens faire en France ?

– Je suis là pour travailler.

– Tes parents t'ont laissé venir ?

– Oui, pourquoi vous me demandez ?

– Tu es encore si jeune !

– Mais il faut bien qu'on mange !

Elle baisse la tête. Quand elle la relève, des larmes coulent sur ses joues, elle pleure, me tend mon billet pour Paris. Le train s'arrête souvent, je ne sais pas quand il faut descendre. Je suis nerveux.

– Vous allez où ? me demande une dame.

– Paris !

– Ne vous inquiétez pas jeune homme, c'est le terminus !

Je lui montre le papier où est inscrite l'adresse de mon oncle. Elle m'explique comment prendre le métro jusqu'à Porte-de-Clignancourt, elle me l'écrit sur un papier. À Paris, en janvier, il fait encore plus froid qu'à Marseille. Paris est grand et je suis tout seul. J'essaie de prendre le métro comme me l'a indiqué la dame du train mais je me trompe plusieurs fois. Dans le métro, les gens ont le visage fermé. Quand je demande mon che-

min, personne ne répond. Alors je sors à l'air libre et je marche, je marche pour me réchauffer aussi. Finalement, une femme et sa fille m'indiquent un bus à prendre. La fille va même jusqu'à m'accompagner à l'arrêt du bus. Elle est si belle ! J'ai, une fois de plus, oublié de dire merci. J'ai honte.

L'adresse de mon cousin est un bistrot tenu par un Kabyle, marié à une Française. Par la suite, j'ai appris que ce café avait abrité un réseau actif pendant la guerre d'Algérie et que le patron, Mourad, avait fait beaucoup de prison pour ça.

Il me sert à manger. Je dis que je n'ai pas beaucoup d'argent.

– C'est pas un problème, tu me paieras plus tard ! Ici, tout le monde s'aide, c'est obligé. La solidarité, ça s'appelle ! Sans solidarité, beaucoup ne tiendraient pas ici ! Tu trouves un travail et quand tu touches, tu paies.

Sa femme, Marie-Madeleine – elle s'appelait Marie-Madeleine – était de notre côté pendant la guerre. Un soir où nous étions seuls, elle et moi, dans le bistrot, elle m'a raconté :

– Ici, pendant la guerre d'Algérie, c'était un lieu de réunion. Mourad, au début, collectait l'argent pour le FLN ; très vite, il s'est occupé des armes. Dans la cave, sous la terre, on cachait des armes, avec des casiers à bouteilles dessus ! Certaines arrivaient d'Allemagne, convoyées par des mineurs lorrains. Il leur arrivait de nous faire parvenir des explosifs, piqués à la mine. Moi, je connaissais tout le monde, même les flics du quartier. Un jour la PJ débarque, Mourad est absent, ils me montrent des photos d'Algériens pour savoir si je connaissais Untel ou Untel. Bien sûr, beaucoup d'entre eux étaient passés par le bistrot ! Je dis : « Je ne peux pas me souvenir de tous les clients ! » et ils se mettent à fouiller le café et l'appartement derrière. Ils mettent tout sens dessus dessous, démontent les cadres, une vraie fouille en règle ! Moi, je me tiens dans la cuisine, appuyée au buffet, ma fille de six mois dans les bras. Je sais que dans le tiroir, là, il y a une liste compromettante : près de six cent cinquante noms d'Algériens ! S'ils la trouvent, c'est une catastrophe pour l'organisation ! J'essaie de penser à une

Table des matières

Avant-propos.....	7
Ahmed, une épopée algérienne	11
Saïd, un rêve marocain.....	57
Glossaire	96
<i>Tout un homme</i> de Jean-Paul Wenzel a une histoire.....	98

Achévé d'imprimer en novembre 2010 sur les presses de l'imprimerie Corlet
à Condé-sur-Noireau, France, pour le compte des Éditions Autrement,
77 rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris. Tél. : 01 44 73 80 00.
Fax : 01 44 73 00 12. E-mail : contact@autrement.com.
N° d'imprimeur : 132775. ISSN : 1248-4872. ISBN : 978-2-7467-1481-6.
Dépôt légal : janvier 2011.